

La vengeance noire d'Etienne Goyemide : ou la parole qui tue !

Judicaël BOUKANGA¹

Abstract

« *La vengeance noire* », an original short story by the Central African Etienne Goyemide, writer of novels, plays and poetry, has a not only striking, but also complex and rich plot. The reader sinks into unique cultural practices, namely ancestor worship, presented in a positive manner in contrast with post modern thinking based on scientific and technological thinking.

The short story also expresses the vibrant anguish of seeing how the flame of the black soul authenticity dies out. The performative language of the story resembles the seriousness of orality which modern writers should not forget to highlight.

Keywords: orality, traditional religion, ancestor worship, justice, witchcraft

Avec *La fille du ciné-bar*², *La vengeance noire* constitue l'une des deux nouvelles écrites par Etienne Goyemide, poète, nouvelliste, dramaturge et romancier centrafricain (1942-1997). Cette dernière narre l'histoire d'une vengeance mystérieuse perpétrée par les mânes paternels suite au meurtre tout aussi mystérieux et crapuleux de Ngoada Paul, fils unique de Ouandé-Otikpo et de Sanwé.

Injustement accusé d'avoir commis un adultère, Ngoada Paul est « métamorphosé » en phacochère avant d'être tué par quatre frères. La narration est assez brève sur les raisons et les circonstances du meurtre :

Quand tous les instituteurs se furent dispersés, Symato, le directeur de l'école, vint prendre place à côté du vieux et se mit à lui relater ce qu'il savait de la tragédie. C'est ainsi que Ouandé-Otikpo apprit que son fils avait été « métamorphosé » en sanglier et tué par des gens qui lui reprochait d'avoir couché avec leur femme. Que deux des quatre coupables appartenant tous à (même) une famille avaient été arrêtés par la gendarmerie et incarcérés à la prison de Fort-Crampel. Symato conclut que tout cela s'était passé si vite que personne n'avait pu intervenir pour sauver Paul.

¹ Judicaël Boukanga, République Centrafricaine, jboukanga@gmail.com

² In Maliza-Mwina Kitende, *Un voyage comme tant d'autres*, Paris, Hatier, 1984.

Le succès de l'entreprise vengeresse de Ouandé-Otikpo constitue la preuve ultime de l'innocence de son fils.

La vengeance noire qui a été mise en scène par la Troupe nationale centrafricaine de Théâtre, nonobstant sa brièveté, contient quelques thèmes de prédilection d'Etienne Goyemide entre autres l'importance de la tradition ancestrale et cette sorte de « force triomphante du petit » que développe amplement *Le dernier survivant de la caravane*.

Il convient de remarquer que *La vengeance noire* constitue une sorte de miroir des croyances et de pratiques populaires banda et, par extension, centrafricaines, lesquelles constituent les matrices de prédilection de la littérature orale et écrite dans ledit pays. La nouvelle d'Etienne Goyemide est une sorte d'attestation de la puissance performative de la parole – la parole orale – dans la culture centrafricaine.

Après avoir élaboré un succinct résumé de l'intrigue de ce document inédit, nous expliciterons le substrat culturel qui l'étaie. Enfin, nous étudierons le phénomène de la parole tel qu'il y est mis en œuvre.

1. Une vengeance... noire ?

À l'issue d'un brillant parcours scolaire, Ngoada Paul, pour la plus grande fierté de ses géniteurs, Ouandé-Otikpo et Sanwé, est nommé instituteur aux Mbrés³, son premier poste. Fils unique, le garçon représentait au regard de son père tout un symbole : « Cet enfant, il l'aimait comme la pulpe de ses yeux. Ngoada était son bras droit. Il lui était (aussi) précieux que son sexe ». Malheureusement, le bonheur de voir poindre un bel avenir pour ce fils unique cesse brutalement.

L'annonce subite de la mort de Ngoada Paul provoque chez ses parents un effondrement abyssal ainsi que le manifeste le monologue de Ouandé-Otikpo, son père : « Paul est mort. La nature vient de me rendre aveugle. La mort vient de m'émasculer. Après-moi, il n' y aura (plus) personne. Mon nom entrera dans mon tombeau avec mon cadavre pour laisser place aux ténèbres. »

La certitude de l'assassinat par la sorcellerie de l'enfant unique suscite chez son père le désir d'une vengeance légitime, une vengeance

³ Ville du Centrafrique situé dans la province de la Nana-Gribizi, nord-est du Centrafrique. La région est frontalière de la Kemo (Centre-Est) et de la Ouaka (province où est majoritairement installée l'ethnie banda).

rituelle, la seule à laquelle il puisse recourir. Ayant consulté les mânes à la source des ancêtres, Ouandé-Otikpo put lever le voile sur la cause de la mort de son enfant : il a été assassiné par les quatre frères qui l'accusaient de tort d'avoir commis l'adultère avec l'épouse de l'un d'entre eux. Naguère, dans une correspondance, Ngoada Paul prévenait déjà ses géniteurs du litige l'opposant avec ces quatre frères qui avaient promis de le tracter « d'une manière ou d'une autre ». Plus tard, Symato le directeur de l'établissement où travaillait Ngoada Paul apprendra à Ouandé-Otikpo que son fils fut « métamorphosé » en « sanglier⁴ » avant d'être tué.

L'œuvre vengeresse de Ouandé-Otikpo aboutit à la mort mystérieuse des quatre meurtriers : quoique se trouvant, deux par deux, dans des lieux différents, ces derniers sont foudroyés à la même heure et en succombent.

Au nombre des questions que peut susciter le texte d'Etienne Goyemide, il y a l'étrangeté du titre. Pourquoi « vengeance noire » ?

Trois hypothèses peuvent l'expliquer.

D'abord, l'adjectif « noire » est relatif à la cruauté des meurtres dont parle le texte. En premier lieu, celui du jeune instituteur Ngoada Paul dont l'esprit (l'élément vital) a été soustrait du corps et introduit dans un « sanglier » avant d'être assassiné. Ensuite l'assassinat des quatre meurtriers orchestré par les mânes ancestraux :

À la stupeur générale, Sana et Yakon, les deux frères incarcérés pour avoir donné la mort au jeune instituteur Ngoada Paul, ne s'y trouvaient plus. Et pourtant c'est là que le semainier les avait enfermés à double tour, après le repas du midi. On constata que le toit de la cellule était parti. Par delà la grande muraille de l'enceinte parvinrent des cris d'effroi. On venait de découvrir, étalés sur une grosse pierre en face de la prison, les deux frères totalement nus, le sexe et la langue horriblement arrachés, la figure presque carbonisée. Deux cadavres affreux...

⁴ « Sanglier » ne serait-il pas une impropreté, cette espèce n'habitait pas les brousses centrafricaines ? N'aurait-il pas été plus approprié d'utiliser « phacochère » ? Quoique le document ne relève d'aucune édition officielle, nous pensant qu'il s'agit réellement du mot employé par Etienne Goyemide car dans *Le Silence de la forêt* il emploie aussi le mot « sanglier » avant d'utiliser « phacochère » (p. 116). Néanmoins, il est probable que toutes les phrases de *La vengeance noire* que nous citons ne soient pas officiellement celles qu'il a écrites car le document comporte quelques omissions.

Il s'est produit un événement terrible dans notre localité cet après midi à 13 h 30. Les deux frères de vos prisonniers ont été déchiquetés par la foudre et on m'envoie...

Hein ! qu'est ce que tu dis ? Mais... mais c'est exactement l'objet de ma mission aux Mbres. Annoncer aux parents que nos deux prisonniers sont morts foudroyés cet après-midi à 13 h 30.

Le qualificatif « noire » peut aussi être relatif au concept de « magie noire », le recours au surnaturel pour des fins maléfiques. Telle est l'hypothèse la plus plausible autour de laquelle se manifeste la complexité du projet goyémidien. En effet, une atmosphère magique, semblable à celui des contes et des légendes, cerne toute la narration ainsi que le révèle ce paragraphe faisant suite à l'annonce de la mort simultanée des quatre frères :

Assis au sommet de son coteau à la « source des ancêtres » perdue au plus dense de la forêt-galerie, Ouandé-Otikpo regardait fixement le bassin où se déversait l'eau. Aucun muscle de son visage ne bougeait. Le soleil venait d'entamer la deuxième partie de sa course. Tout à coup, un tourbillon en provenance de la rive droite vint mourir au bord du petit lac. Quatre feuilles mortes entraînées par le tourbillon se posèrent simultanément à la surface de l'eau. Aussitôt se produisit un phénomène bizarre. Quatre geysers se formèrent à l'emplacement des feuilles mortes. L'eau se couvrit de multiples vagues...

Le tourbillon dans la pensée commune est le plus souvent assimilé à un véhicule des esprits. Dans la narration d'Etienne Goyemide, il symbolise le transport des quatre meurtriers – d'où quatre geysers - vers la source des ancêtres d'où a émané la décision de les éliminer. Aussi, les meurtres dont parle l'œuvre ne sont pas des perpétrés par des vivants mais par la sorcellerie et des esprits. Tout s'est noué en toute discrétion dans le monde invisible.

La dernière hypothèse pouvant être agglutinée à la précédente est relative à la sphère culturelle d'où émane la narration. En ce sens « noire » évoque l'Afrique noire souvent assimilée au fief de la sorcellerie virulente et mortifère. Vengeance noire peut alors être entendue comme « vengeance du Noir ». Etienne Goyemide dans cette optique, ce fait chantre de l'âme nègre. Il s'appuie sur la fiction littéraire pour présenter une pratique, une

attitude restant en vogue même dans une société de plus en plus modernisée. Ce faisant, il plonge le lecteur au cœur de pratiques sociétales que l'on croirait ne plus appartenir qu'au moyen-âge occidental.

La complexité que nous avons tantôt évoqué se situe dans le fait l'auteur semble positiver une pratique que la mentalité moderne du fait de l'anthropologie prônée par les religions historiques qualifierait de diabolique et donc répréhensible. Qu'une vengeance noire reposant sur des pratiques relevant du culte ancestral soit légitimée dénote certainement une valorisation par l'auteur des us et coutumes de son terroir. Il s'agit surtout d'une mise en exergue de pratiques, de réalités échappant à la juridiction, à l'éthique « blanche » qui semble être la norme officielle. En témoigne cette mention relative à la condamnation des supposés meurtriers de Ngoada Paul :

Tous les deux (Symato et Ngoada Paul) se rendirent à la sous-préfecture où ils furent reçus aussitôt. Le sous-préfet après avoir présenté ses condoléances, expliqua au vieux que deux des présumés coupables étaient en prison, mais que c'était juste une mesure d'intimidation, qu'ils allaient être relaxés parce qu'aucun article du code pénal centrafricain ne sanctionne les actes relevant du fétichisme ou de la sorcellerie.

Somme toute, *La vengeance noire* constitue une vitrine pour scruter le paysage provincial centrafricain mais encore un plaidoyer pour le manque cruel de justice auquel sont confrontés tous les marginaux de ladite société.

2. Le phénomène du « Urukuzu » dans le monde banda

Le recours à la sorcellerie, la crainte ou la dénonciation de cette dernière est récurrent au pays d'Etienne Goyemide. Rares sont les tragédies humaines, la mort surtout, dont les causes ne sont pas expliquées à partir de manifestations surnaturelles. Dans *La vengeance noire*, le nouvelliste centrafricain présente non seulement l'une des pratiques inhérentes à la sorcellerie les plus célèbres et redoutées et l'une des armes pour s'en prémunir ou s'en venger. Il s'agit respectivement du phénomène du « Urukuzu » et du culte des ancêtres.

Le long témoignage suivant de A. M. Vergiat datant de l'époque coloniale révèle l'appréciation par un occidental qui s'en est fait proche des pratiques rituelles des habitants de l'Oubangui-Chari⁵.

Au culte des phénomènes naturels s'ajoute celui dû aux esprits des morts, aux âmes désincarnées : aux mânes. Culte commun à tous les primitifs.

Après la mort, les âmes errent dans la nature, hantent certains lieux, et elles ont des besoins semblables à ceux des vivants. Il ne faut point les délaisser, on leur doit des offrandes : les prémices des récoltes, de la chasse et de la pêche, sinon elles se vengent cruellement, causant des épidémies et des disettes. Leur culte est surtout familial, public et s'adressant aux esprits des ancêtres, il intéresse le groupement tout entier, le clan, c'est alors le plus ancien qui officie. Il est, en effet, le plus proche des ancêtres, il est le trait d'union entre les vivants et les morts. Dans tout événement intéressant la vie sociale du groupement, il préside : cérémonies rituelles des saisons, installations de nouvelles plantations, naissance, mariage, levée de deuil.

Privé, ce culte s'adresse, dans chaque famille, aux parents et aux enfants qui ne sont plus. C'est le père qui officie lui-même, perpétuant ainsi le souvenir des siens en un sentiment de piété filiale.

Le guerrier rend un culte aux mânes de ceux qu'il a tués. Près du lieu où il jette les ordures de sa case, ou parfois même dans celle-ci, il installe des figurines grossièrement taillées, à représentation humaine, et il leur porte des offrandes. Les mânes, nuisibles par excellence, sont ainsi satisfaits et ne cherchent pas à venger la mort du corps. Ils résideront dans ce nouveau domicile qu'on leur a préparé.

Les mânes ont aussi leur société secrète, leur rituel d'initiation qui fait pénétrer les néophytes dans leur royaume, les garantissant ainsi de leurs maléfices et leur accordant leur protection⁶.

Etienne Goyemide est en phase avec la religion et la croyance traditionnelle de son peuple. Cela revient de façon récurrente dans ses

⁵ L'Oubangui-Chari est devenu République centrafricaine le 1^{er} décembre 1958.

⁶ A. M. Vergiat, *Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui*, Paris, L'Harmattan, 1981, pp. 17-18.

œuvres à l'instar du *Silence de la forêt* en milieu pygmée et *Le dernier survivant de la caravane* en pays banda⁷.

Aux Bandas on attribue généralement le privilège de deux sortilèges redoutables à savoir le « Urukuzu » ou « métamorphose » et le pouvoir de faire tomber la foudre sur un être humain. « Urukuzu » est une association des mots banda : *uru*, souffler, aspirer et *kuzu*, la mort. C'est une pratique consistant à « souffler », « aspirer », déplacer l'élément vital (son esprit) d'un être humain vers un autre, un animal en l'occurrence, afin de rendre celui-ci vulnérable. L'élément vital étant déposé dans l'animal, lorsque celui-ci dernier est abattu, l'homme dont il est la représentation meurt aussi. Autrement dit, avant d'être tuée, la cible est « métamorphosée », transformée en un animal quelconque. Il s'agit d'un meurtre surnaturel échappant à la vue de l'homme du commun. Seul un sorcier est susceptible de révéler la nature réelle de l'assassinat, le meurtrier et le procédé par lequel le forfait a été perpétré.

Le quotidien du Centrafricain en milieu rural surtout mais aussi en ville est émaillé d'accusation d'envoûtements, d'*urukuzu*, d'entremêlement du surnaturel et du naturel. La croyance en l'interaction d'esprits et des vivants constitue un trait caractéristique non négligeable de l'Afrique subsaharienne voire de la littérature ainsi que le manifeste la célèbre affirmation de Birago Diop « les morts ne sont pas morts ».

Le fait d'en faire la matière d'une nouvelle constitue-t-il un engagement d'Etienne Goyemide en faveur de son patrimoine culturel et religieux ? Le lecteur de la nouvelle est comme introduit dans la logique de l'auteur en agréant la vengeance noire. Le temps de la lecture, il partage la croyance du nouvelliste. Un élément intéressant mis en évidence dans l'œuvre du romancier centrafricain est la performativité de la parole.

3. La parole qui tue

Dans la nouvelle d'Etienne Goyemide l'œuvre vengeresse est entièrement réalisée par la parole. Tout commence par cette prière de Ouandé-Otikpo dans sa case devant la petite besace que « les mâles du clan, choisis par l'esprit indomptable, se transmettaient de génération en génération » :

⁷ Les banda sont l'une des ethnies les plus nombreuses du Centrafrique dont le plus grand nombre est installé dans le centre et le centre-est du pays.

Tu le savais avant moi. Tu savais avant moi qu'il était parti. Je suis sûr que ce n'est pas toi qui l'as pris. On l'a précipité vers toi et tu l'as accepté. C'était lui, tu le sais. C'était lui qui devait te servir après moi. Il n'est plus. Retourne d'où tu viens. Retourne aux sources de la vie. Mais avant de partir, frappe, frappe une, deux, trois, quatre, cinq fois. Frappe tout le clan des malfaiteurs. Frappe en commençant par les plus jeunes, les plus vigoureux, ceux qui devront assurer l'avenir du clan. Frappe, frappe sans pitié. Frappe, frappe sans distinction les mâles et les femelles.

Après s'être rendu dans la ville où son fils a été assassiné et d'avoir rapatrié son âme au milieu des siens⁸, le vieux Ouandé-Otikpo prononce de nouveau des paroles semblables à celles que nous venons de relever :

Me voici de retour. Je ramène celui que vous attendez. Nous avons marché nuit et jour sans dormir. Maintenant il est là. Acceptez-le. Il est votre sang. Mais auparavant, je vous en conjure, frappez, frappe, frappez une, deux, trois, quatre, cinq fois. Frappez le clan des malfaiteurs en commençant par les plus jeunes et les plus robustes.

La parole dans la culture d'Etienne Goyemide recèle une gravité spécifique. Elle est efficace surtout lorsqu'elle est proférée dans un contexte légitime. Elle constitue en quelques sortes l'alpha et l'oméga des événements. Toute parole prononcée par une personne âgée ou celle qui est en droit de le faire qu'il s'agisse du « *de ngo ba* » (le fait de jeter un sort) voir même la bénédiction est crainte et respectée.

Dans de nombreuses sociétés de l'Afrique noire, la parole exerce un rôle prépondérant, pour conjurer un sort, lancer un sort, pour mobiliser les mânes par le truchement des éléments naturels (l'eau), pour rapatrier le mort. Ce sens cultuel de la parole étaye certainement l'importance de l'oralité dont les dépositaires sont les griots, les conteurs et dorénavant les écrivains francophones de langue française.

⁸ Selon la croyance dans plusieurs ethnies, il convient de rapatrier l'âme d'une personne morte brutalement du lieu du décès à son village natal afin de lui procurer une certaine paix. Généralement, dès que le transfert a commencé on se doit de ne pas regarder derrière jusqu'à ce qu'on ait atteint la destination finale. On ne doit pas se retourner pour ne pas reconnaître le mort et périr à son tour. Dans *La vengeance noire*, l'âme de Paul Ngoada est déplacée par le truchement d'un anneau de cuivre.

Conclusion : L'oralité pour la sauvegarde de l'identité

Dans *Le dernier survivant de la caravane* et *La vengeance noire*, Etienne Goyemide parvient à légitimer la vengeance perpétrée par les victimes d'injustices. Il parvient à convaincre le lecteur d'approuver la violence que ces derniers commettent.

La légitimité de l'entreprise de Ouande-Otikpo provient de toute la symbolique que recèle mort de son fils unique : fils unique, unique espoir de son père et surtout unique futur tenant du culte ancestral, son décès signifie la mort de l'avenir, l'extinction du culte des mânes, de la tradition.

Il en ressort que *La vengeance noire*, plus qu'un simple recueil de faits culturels, la sorcellerie en l'occurrence, constitue un double plaidoyer. D'abord cet appel pour plus de justice et d'attention que ne cessent d'émettre les petits de ce monde, tant de fois spoliés, vilipendés, maltraités et qui souvent ne comptent en dernier ressort que sur ce grand justicier qu'est l'énergie immanente de la vie défavorable au règne du mal. Ensuite, un plaidoyer pour la survie de la tradition ancestrale garante, véhicule de l'âme noire. Cette dernière est toute entière contenue et exprimée par la tradition orale que l'écrivain contemporain pourrait contribuer à pérenniser même en usant d'une esthétique harmonisant parole écrite et parole orale.

Bibliographie

1. Goyemide Etienne, *La vengeance noire*, inédit.
2. Goyemide Etienne, *Le silence de la forêt*, Paris, Hatier, 1984.
3. Goyemide Etienne, *Le dernier survivant de la caravane*, Paris, Hatier, 1985.
4. Kitende Maliza-Mwina, *Un voyage comme tant d'autres*, Paris, Hatier, 1984.
5. Ngouabamassa Bonaventure, *Le roman centrafricain : une écriture de l'identité*, Mémoire de master en Francophonie littéraire, Université de Bangui, Année académique 2014-2015.
6. Ugochukwu F., « La dynamique des rapports interculturels chez Etienne Goyemide », *Ethiopiennes (Sénégal)* n° 74, 2005 pp. 29-45.
7. Vergiat, A. M. *Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui*, Paris, L'Harmattan, 1981.